

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Maux d'esprit

Michel Peterson

Volume 52, numéro 2 (290), février 2011

Attention! Un élitisme peut en cacher un autre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63823ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Peterson, M. (2011). Maux d'esprit. *Liberté*, 52(2), 62–69.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2011

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

MAUX D'ESPRIT

Je voyage la plupart du temps en autobus et en métro. Me voici donc, il y a quelque temps, montant l'un des escaliers mécaniques de la station Peel, sortie Stanley. Au moment d'accéder à la lumière du jour, du plafond, une immense pub m'interpelle : le promoteur immobilier Delta Elite s'adresse à moi : « À la hauteur de votre image », location de bureaux. Or qui dit élite dit fine fleur de l'homme, dit élection. Une question triviale me traverse : à qui s'adresse ce pronom personnel *votre* ? Voilà que je me prends à penser : si d'aventure il me prenait l'idée saugrenue de téléphoner à Delta Elite, serais-je digne d'être choisi, moi qui ne suis pas du tout « Montréal », moi qui ne fais pas partie de la *upper class* ? Serais-je même estimable, *respectable*, aux yeux de ces gens qui louent des *Executive Offices*, du reste plutôt laids et insignifiants ?

C'est ici — qu'on veuille ou non l'entendre — la division sauvage des classes sociales qui vient jouer son rôle. Et je ne vais pas faire comme si elles n'existaient plus, d'autant qu'elles font partie, ces classes, et particulièrement dans notre économie de marché plus que performante (c'est-à-dire dans le nouveau cycle d'exploitation plus performant qui s'est ouvert avec la tombée des *Twins*), du Grand Refoulé du discours politique. Je ne vais donc pas la fermer ! Et je compte même m'attaquer ici, non pas au capitalisme autoritaire qui s'est maintenant pratiquement installé à demeure dans

nos sociétés de consommation (Jean Charest et Stephen Harper ne sont pas des exceptions, bien au contraire), mais à un des groupes d'élite les plus respectés au Québec : les humoristes. Car, chez nous, ce ne sont pas les voix de Fernand Dumont, de Marcel Fournier ou d'Yvan Lamonde qui sont répercutées par les médias. D'ailleurs, la petite masse critique des intellectuels ne ferait pas le poids devant celle des humoristes. Chez nous, comme le crut pendant longtemps André Brassard, qui détestait — il était loin d'être le seul — Patrick Straram, John Cage et la revue de théâtre *Jeu*, un intellectuel, c'est « une personne qui fait des ballounes¹ », d'où, peut-être, le fait que notre esprit collectif se méfie des *pelleteux* de nuages. Le délicieux duo Ding et Dong sut d'ailleurs à son époque remettre les pendules à l'heure : foin de *pouaisie* et de *folisophie* ! Car nos humoristes sont des pragmatiques, des gens concrets, qui ne se perdent pas dans les blablas de la sophistique. L'un des cours du soir offerts par l'École nationale de l'humour cet automne pour la modique somme de 365 \$ ne laisse d'ailleurs à ce sujet aucun doute. Le descriptif d'« Humour et réflexion » se lit comme suit :

Cet atelier vise à explorer et exploiter le potentiel humoristique des grandes questions posées par la philosophie. Il vise aussi à permettre à l'étudiant de clarifier sa propre vision du monde de même que l'impact qu'elle peut avoir sur son sens de l'humour. Bref, cet atelier permet d'explorer des thèmes relatifs aux questions existentielles que se posent les êtres humains. Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Le philosophe répond par un traité de 600 pages, l'humoriste par une blague.

Ce qui frappe dans ce texte vide et mal rédigé, c'est le dédain affiché pour la réflexion et pour le fait qu'il faut du temps pour poser les « grandes questions ». Tout comme l'art, le travail de pensée exige une réelle maturation, qui ne se résume pas à la chronométrie. Heidegger conclut justement son pavé *Être et temps* par cette interrogation qui suspend la vérité : « Le *temps* se manifeste-t-il lui-même comme horizon de *être*² ? » Pour peu l'on croirait, après avoir lu un ouvrage qui ne cesse de tenter de poser que la vérité de l'être détermine l'essence de l'homme, entendre une mauvaise plaisanterie. En

1. Wajdi Mouawad, « *Je suis le méchant !* » *Entretiens avec André Brassard*, Montréal, Leméac, 2004, p. 36.
2. Martin Heidegger, *Être et temps*, trad. de l'allemand par François Vezin, Paris, Gallimard, 1986, p. 506.

nos temps fébriles, qui a encore le temps de niaiser dans une classe de philo à l'université pour commenter *ad nauseam* de pareilles balivernes ? Une session à l'École nationale de l'humour et l'on saura à quoi s'en tenir.

On me permettra toutefois d'émettre un doute à l'endroit de cette position expéditive, qui table sur le flux perpétuel du capital. C'est avec un énoncé de freudo-marxisme 101 que je dirai ma position, au risque qu'on s'en moque : le mépris élitiste pour la pensée de la part de notre grand corps humoristique québécois s'inscrit parfaitement dans la logique du cadastre mondial du désir. Pire, il l'avalise brutalement. Autrement dit : ledit grand corps humoristique, hypocrite à souhait, n'exerce aucune critique digne de ce nom et ne fait que renforcer le contrôle des richesses — c'est-à-dire des médias, dont les humoristes occupent une large part. Comment ? En tournant en ridicule toute position qui ne participe pas de l'aspiration à s'élever au-dessus de la mêlée *consumentiste*, qui ne se condamne pas à l'excellence performative, telles que les comprend l'élite économique. Bref, si nos humoristes font partie intégrante de l'élite, c'est parce qu'ils contribuent largement à établir l'ensemble des mécanismes par lesquels leur groupe social domine ses groupes concurrents, en particulier les différents groupes d'artistes. Ils participent à la guerre des classes en menant une vraie guerre culturelle visant à effacer de l'espace public tout discours qui contesterait leur vision du monde (d'où l'importance du cours susmentionné). Ils n'accréditent ainsi que le rire d'imitation des singes. Celui des humains risquerait de leur donner des crampes.

Le rire qu'on nous propose et qu'on nous impose ne sert pas à faire fructifier le bien commun et à faire réfléchir à la misère humaine et environnementale qui grandit, mais bien à utiliser le narcissisme du public afin de le faire adhérer à la mondialisation de l'exploitation. Il ne s'agit pas de donner dans l'égalitarisme niais en appelant à une position critique de la part de notre corps humoristique. On me répondra d'ailleurs que certains de ses membres n'ont pas abandonné l'humour grinçant, malgré la dépolitisation du Québec depuis les quinze dernières années. On pense par exemple aux humoristes sociopolitiques comme les Zapartistes, héritiers directs des Cyniques, ou Guy Nantel, lointain successeur d'Yvon Deschamps, qui a au moins le mérite d'être franc : « La plupart des artistes vont dans

la tendance la plus populaire, c'est normal, tu fais plus d'argent³.» Or, justement, *cela n'est en rien normal*, à moins que l'on soutienne l'idée que l'artiste ne soit devenu qu'un simple relais de la société de consommation. De fait, notre grand corps d'élite humoristique, je veux dire nos amuseurs publics (qui nous amusent, faut-il le redire ? avec *nos* fonds publics), a abdiqué toute fonction critico-idéologique. Quand on prétend, comme Guy Nantel, que Louis-José Houde et Martin Matte font dans l'humour intelligent «parfois engagé», on constate à quel point nous sommes loin de la puissance des joyceries de Sol. L'époque de l'humour subversif, comme le qualifiait Fabien Deglise dans *Le Devoir*⁴, semble bel et bien révolue, car le règne de la rectitude politique détermine désormais les lois implacables de l'industrie du rire. Si l'humeur hilare a pendant longtemps «servi d'exutoire, de véhicule pour conspuer les pouvoirs, d'instrument servant à exprimer des frustrations, voire à les purger⁵», il n'en est plus ainsi depuis qu'elle est devenue pure marchandise et n'a plus comme fonction que de faire fructifier le capital d'une élite.

De l'humorite

Évidemment, la place prépondérante de l'humour chez nous ne date pas d'hier et s'est constituée bien avant les années 1970⁶. Mais comment expliquer que le corps humoristique domine à ce point le discours social québécois ? À tel point que, selon certains responsables de la santé publique mandatés par le ministre Yves Bolduc, les cas d'humorite aiguë (du latin *humor*, «liquide», et du grec ancien -ιτις, -itis, «inflammation») auraient augmenté de façon alarmante durant la dernière décennie. Le danger serait réel puisque l'humorite consiste en une inflammation grave du cerveau préfrontal, centre physiologique du rire, qu'on dit relié au cerveau des émotions. Les

3. Entretien de Josée Legault avec Guy Nantel sur la place de l'humour politique au Québec, Voir, émission du 27 janvier 2010, en ligne au <http://video.telequebec.tv/video/2905> (consulté le 9 janvier 2011).
4. Fabien Deglise, «Est-ce la fin de l'humour subversif?», *Le Devoir*, 8 juillet 2010, en ligne au <http://www.ledevoir.com/culture/actualites-culturelles/292199/est-ce-la-fin-de-l-humour-subversif> (consulté le 12 janvier 2011).
5. Normand Baillargeon, «Intellectuels, humoristes et scientifiques dans la cité», sur le site *Le libraire*, www.lelibraire.org (consulté le 12 janvier 2011). Baillargeon écrit ces mots dans un commentaire du livre de Robert Aird, *Histoire politique du comique au Québec*, Montréal, VLB éditeur, 2010, 264 p.
6. À ce sujet, on peut consulter le dossier thématique consacré à l'humour et à la politique publié par le *Bulletin d'histoire politique*, vol. 13, n° 2, hiver 2005, également piloté par Aird. On y trouve entre autres des articles sur l'humour dans la presse québécoise du XIX^e siècle, l'humour radiophonique, la place des femmes dans l'humour et la fonction politique de l'ironie.

recherches à ce sujet n'en sont encore qu'à un stade embryonnaire, mais on sait d'ores et déjà que l'humorite ne doit pas être confondue avec certains types de rires pathologiques provoqués par une lésion cérébrale au lobe frontal ou par des maladies comme la sclérose en plaques ou l'épilepsie. À l'échelle de notre terre brûlée, il semble en tout cas que l'un des symptômes de l'humorite soit une induration sévère de la pensée (ou paralysie psychique), qui perd alors toute souplesse et ne se réduit plus qu'à une répétition émotive des opinions les plus répandues et les plus payantes, ce qu'on appelle, dans le langage médico-philosophique, le *Zeitgeist*, mot allemand compliqué qu'on traduit souvent par « l'esprit du temps », la tendance, la mode, le *glamour*, l'inessentiel, la pacotille. Bien sûr, nul ne conteste que le rire constitue par ailleurs un agent antistress d'une grande efficacité et qu'il puisse par conséquent avoir un effet thérapeutique dans la lutte contre la dépression, les ulcères et certaines pathologies cardiovasculaires. On sait également qu'il améliore la respiration (et donc l'oxygénation du sang et la mobilisation des globules blancs, ce qui renforce les défenses immunitaires), diminue le taux de cholestérol (15 % de celui-ci s'éliminant en effet par la respiration), contribue au meilleur fonctionnement de la vésicule biliaire et aide à diminuer la douleur en augmentant la production d'endorphines. Mais l'humorite est d'une autre espèce et tient plutôt du « maux » d'esprit, celui-ci se manifestant par des lacunes et des malformations dans le discours du sujet et renseignant le médecin sur ses désirs inconscients. En fait, les recherches sur l'humorite démontrent que cette pathologie exprimerait sous des allures bon enfant une agressivité individuelle, voire collective, à l'égard d'une histoire tronquée. En clair, l'humorite est la maladie du mépris de soi-même et des autres. Que la frivolité tenant lieu au Québec de culture populaire et de culture de masse soit devenue endémique à ce point illustre combien nous sommes en colère sans vouloir le savoir.

Un exemple récent de la gravité de la situation nous est fourni par le fait que Gilbert Rozon, un des membres de notre élite économique, un *businessman*-roi, « ne dirait pas non » à l'idée de se présenter comme maire de Montréal... À *Bons baisers de France*, le 11 août 2010, François Morency, le coanimateur de la semaine, y allait de son petit laïus à l'endroit de son « patron ». À la question de France Beaudoin au sujet de la compétence de Rozon pour occuper la fonction, il répondait sans rire que l'homme est un homme d'affaires averti et un artiste ! Et pourquoi n'appliquerait-il pas d'ailleurs comme le

maire Régis Labeaume des méthodes de l'entreprise privée à la gestion municipale? Ça marche! Imaginons donc la constitution du comité exécutif de notre Cité, notre future communauté de clercs. En tant que président, Rozon possède toutes les qualités pour prendre en main l'administration générale, les finances et le développement durable, tandis que Guy A. Lepage, comme vice-président, pourrait veiller sur l'avancement de la démocratie, le capital humain et les relations internationales. Martin Matte s'impose pour le *branding* et le développement économique, on voit Patrick Huard à la sécurité publique, Lise Dion et Berthe St-Germain à la condition féminine, Pierre Légaré au patrimoine, Marc Labrèche aux services aux citoyens. Louis Morissette et Denis Lévesque pourraient quant à eux être responsables des communautés culturelles, François Pérusse de la culture et Dany Turcotte de l'environnement et des parcs. Il resterait à combler les postes de responsables des relations avec les arrondissements, de l'habitation, du transport, de la voirie, de la famille, des sports et des loisirs, des jeunes et des aînés, des affaires gouvernementales, etc. Je vous laisse en juger puisqu'un coup d'œil rapide montre que notre corps humoristique regorge de candidats éclairés, humanistes et lettrés (je pense aux Michel Courtemanche, Denis Drolet, Nabila Ben Youssef, André Sauvé, Anthony Kavanagh, Claudine Mercier, Peter MacLeod et bien d'autres). Bien sûr, comme toujours, il se trouve des empêcheurs de penser en rond comme Léo-Paul Lauzon qui, avec la verve acidulée qu'on lui connaît, s'en prenait récemment à l'aspirant maire dans un article où il décriait le matraquage publicitaire nous le vendant comme autant d'infopubs. Il écrivait : « Gilbert Rozon, le siphonneux de fonds publics par excellence avec une grande gueule et des très bonnes connexions politiques tant au niveau fédéral que provincial et dans tous les partis politiques sauf à Québec Solidaire et au Nouveau Parti Démocratique⁷. » On sent là la partisanerie outrée, et le simple fait de qualifier Rozon de « matamore », alors que son destin d'homme de pouvoir est déjà tracé, enlève sans doute toute légitimité au propos de Lauzon aux yeux de notre société éprise de comique et de divertissement.

Il est temps de redevenir sérieux!

À lire mes propos, d'aucuns diront que cette admonestation⁸, que je

7. Léo-Paul Lauzon, « L'autocongratulation demeure la règle d'or », *L'Aut'Journal*, no 291, juillet-août 2010, p. 6.

8. C'est la conclusion de Slavoj Žižek dans *Après la tragédie, la farce! ou comment l'histoire*

reprends au philosophe états-unien d'origine slovène Slavoj Žižek, sonne on ne peut plus faux dans notre contexte social. Et pourtant... En fait, je ne m'oppose pas au rire, bien au contraire, mais au fait que notre humour n'est pas sérieux, qu'il a perdu tout potentiel critique — je n'ose même pas prononcer le mot *révolutionnaire*, de peur de passer pour rétrograde, passéiste ou nostalgique — et ne nous sert que des discours soporifiques tout juste bons à asseoir plus confortablement le totalitarisme *soft* qui n'a même plus la décence de cacher son jeu. Je crois ainsi que notre corps humoristique parasitaire participe à ce que Žižek (Lauzon abonderait certainement dans ce sens) appelle la « mise en passivité » de la démocratie et de la Volonté populaire, « à sa transformation en non-vouloir », le vouloir étant transféré à ceux et celles qui se présentent comme nos représentants, mais qui n'actualisent que la loi du plus fort économiquement :

Tout comme la liberté (du marché) est une non-liberté pour ceux qui vendent leur force de travail, tout comme la famille est sapée par la bourgeoisie qui en fait une prostitution légalisée, la démocratie est minée par la forme parlementaire et sa « mise en passivité » de la grande majorité, ainsi que par la croissance du pouvoir exécutif elle-même favorisée par la logique toujours plus influente de l'état d'urgence⁹.

Que nous puissions nous payer des *Parlementeries* à Québec comme à Ottawa et nous dilater la rate, grand bien nous fasse ! Mais qu'on en reste là, voilà ce qui choque. Je proposerais donc un retour à l'humour corrosif, au vrai, à celui qui œuvre à lutter contre le cynisme et la déresponsabilisation. Si notre corps humoristique cherche à faire autre chose qu'à mimer les oligarchies, si ses membres souhaitent être tenus pour une élite digne de ce nom et cesser de pavoiser en jouant les minihéros imbus de leur image, il convient qu'ils cessent de tirer la pensée vers le bas et proposent dans leurs prestations un *contenu radical*¹⁰.

L'idée n'est pas nouvelle, ce qui n'empêche pas qu'elle s'impose à mon sens plus que jamais en ces temps sombres, trop sombres. En fait, elle est de Marcuse, qui soutenait que l'essentiel n'est pas de proclamer la prétendue supériorité de la culture savante sur la culture de masse, mais de faire en sorte que l'art ait pour tâche de bousculer

se répète, trad. de l'anglais par Daniel Bismuth, Paris, Flammarion, 2010, p. 242.

9. *Ibid.*, p. 210.

10. Herbert Marcuse, *The Aesthetic Dimension*, Londres, MacMillan, 1979, p. 35.

en profondeur le monde, de produire quelque chose d'inouï dans l'Histoire. S'il voulait jouer son rôle, c'est-à-dire atteindre le statut de véritable corps intermédiaire entre l'État et la société civile, notre corps humoristique devrait s'atteler à élargir la conscience, à ouvrir des voies inaperçues de pensée, et ne pas se contenter d'être le miroir de nos travers et de nos préjugés. Dès qu'il est transformé en industrie et que ses figures de proue se laissent paralyser par les sirènes de l'industrie, le contenu radical de l'art disparaît. Quiconque prétend faire partie de l'élite et faire avancer la pensée — non celle de nos hommes d'affaires prétendument géniaux (les Henri-Paul Rousseau, Pierre Karl Péladeau et consorts), engagés d'abord et avant tout envers leur fortune personnelle et celle de leurs actionnaires — doit endosser la responsabilité qu'il appelle, en assumer la dette. Quiconque prétend faire partie de l'élite se trouve ainsi soumis à un double impératif : s'acquitter de ses devoirs envers la société civile en veillant à ne pas suspendre le droit à son profit, en même temps que se livrer résolument à l'indécidable, à l'incalculable, c'est-à-dire à tout ce qui ne saurait être thésaurisé, à tout ce qui ne revient pas à soi quand on pose un geste dans le social. C'est en assumant cette double responsabilité, en s'acquittant de cette double dette, que l'élite peut s'élever à la souveraineté qui lui revient sans devenir nécrophore.

On dit que le rire de la hyène ressemble à celui de l'humain. Notre corps *humoristique*, s'il souhaite faire preuve de sagesse, doit veiller à ce que nous évitions de nous transformer en charognards. On pourrait peut-être éviter bien des maux d'esprit.